

L. D'ASCO
(Lyon)
E. DESCLAUZAS
(Paris)
RÉDACTEURS EN CHEF

ABONNEMENTS
Lyon... UN AN Fr. 10
Paris et Départements... 12

On reçoit les abonnements de TROIS et de SIX mois

Rédaction & Administration
6, place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISSENT LE JEUDI EN PROVINCE ET LE SAMEDI A PARIS

Mieux est de ris que de larmes escrire,
Pour ce que rira est le propre de l'homme.
François RABELAIS.

A. De LATOUR
ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS
Lyon... UN AN Fr. 10
Paris et Départements... 12

On reçoit les abonnements de TROIS et de SIX MOIS sans frais dans tous les bureaux de poste

Les Annonces et Réclamations sont exclusivement reçues à l'Agence V. FOURNIER
14, Rue Confort, Lyon
à Paris, à l'Agence HAVAS
8, place de la Bourse

LES MAL-MARIÉS DE MONTROUGE

LES EMBLÈMES ET LE SERMENT DEVANT LA JUSTICE. --- Prostituée

Tirage justifié :
52,000 N°
PARIS-LYON

Lire à la 4^e page
Le nouveau Journal
TROTTOIR

LES MAL-MARIÉS DE MONTROUGE

Montrouge est un petit pays situé tout près de Paris. Les gens de Montrouge disent : « Paris est tout près de chez nous ! » Du reste rien de saillant, la banlieue avec ses prétentions et son silence traversé, en semaine, par le chant du coq. Montrouge possède un maire, brave homme qui connaît fort peu le code, et un pharmacien qui ne le connaît pas du tout. Ce pharmacien est conseiller municipal.

On s'aime là comme partout, mais l'on se marie autrement qu'ailleurs. Les 18 février et 5 août de l'année dernière, le couple Battini, le couple Péliissier et le couple Engel éprouvant le désir de consacrer légalement leurs transports amoureux se rendirent à la salle des mariages. M. le Maire, occupé plus loin, ainsi que MM. les Adjointes, délègue pour célébrer cette triple union, non le premier conseiller municipal, éminent, mais le vingt-unème, un Homais quelconque, débitant de drogues et autres substances pour la plus grande joie de la Faculté.

Le sieur Homais revêtit sa sous-ventrière tricolore et tout heureux d'une aussi noble fonction, il se crut fier pour la vie les braves gens assis sur les banquettes municipales. L'amour est un sentiment naturel, spontané, l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes. La loi qui fourre bêtement son nez partout a voulu s'occuper de cette petite fonction animale et divine. Elle a mis l'amour en articles, paragraphes et alinéas, elle s'est basée sur une foule de précédents, a consulté Justinien, et, suffisamment renseignée, a déclaré qu'on pourrait s'embarasser et procéder d'une façon anormale suivant certains articles édictés par elle. Le Code est devenu ainsi le sommier élastique de la première nuit de noces, le complice légal de certains viciés, décorés du nom de mariage.

Le Maire, personnage grave, a prononcé le sacrement : vous êtes unis, ce qui revient à dire : En sortant de la Mairie, vous pourrez faire chez vous, rideaux fermés et porte close, tout ce qu'il vous plaira ; ce sera non seulement charmant mais légal, autrement c'eût été ignoble, libertain et digne d'effroyables débauchés. Le oui que vous venez de prononcer vous permet d'user d'une foule de droits pornographiques et attentatoires aux mœurs. Je vous autorise au nom de la loi à croquer, multiplier et remplir le monde, en faisant pour arriver à ce résultat, tout ce qu'il est humainement et amoureusement possible de faire.

Je n'ai ouvert cette parenthèse que pour bien prouver que le rôle de l'officier de l'état-civil est en lui-même aussi léger que les propos de l'Évêque parisien, du Piron et du Parisien illustré. Donc, ce M. Homais (je l'appelle Homais pour ne pas sortir de *Madame Bovary* — cette pornographie de Gustave Flaubert), ce M. Homais, sentant tout ce qu'il y avait de croustillant dans la fonction de mariéur légal, accepta d'emblée la fonction offerte, et c'est ainsi qu'aux dates citées plus haut, la demoiselle Laurent, la demoiselle Gertz et la demoiselle Frey, devinrent madame Gros comme le bras.

Les repas de nocce furent splendides. Rentrées chez elles, ces dames accordèrent à leurs seigneurs et maîtres, tout ce qu'elles pouvaient accorder. Plus de contrainte, ce qui aurait été illégitime la veille, était légitimé ce jour-là. Elles ne marchandèrent point leurs célestes faveurs. La preuve : sur trois couples, deux furent féconds ; un bébé chanta l'épithalame de l'un ; une maman est prête de le devenir, et la troisième ne sait trop quoi penser.

Les malheureux ! les malheureux ! Ils ont joui des avantages de tous les gens mariés. Ils ont couché dans le même lit, sont entrés chez la fruitière triomphants, ont montré leurs alliances en or, les femmes ont dit : « Mon mari », et les maris ont dit : « Ma femme ». Enfin, ça a été pendant dix mois une véritable orgie de légitimité.

Les voisins collés — et Dieu sait s'il y a des voisins collés — à Montrouge — ra-

geaient devant tant d'impudence. L'une d'elles, qui a déjà six enfants avec son amant — ce qui est aussi honnête qu'étant mariée d'en avoir deux avec son cousin — a fait une neuvaine à Satan, un jour de messe noire. La neuvaine a réussi, et les petites femmes qui faisaient tant leurs pinces, leurs mijaurées, leurs étroites, ne sont pas mariées du tout. Leurs enfants ne sont pas même putatifs. C'est la loi qui s'est dérangée elle-même pour leur dire ça.

Bonnement des épouses qui lui ont dit : « Mais Madame la Loi, c'est vous qui nous avez unis. Vous aviez la tête d'un pharmacien de première classe, vous portiez une écharpe sur le ventre, vous teniez un bouquin à la main, vous siégez à une table de la Mairie de Montrouge dans la salle des mariages, et nous avons nos actes dûment signés par vous ».

La-dessus les femmes allèrent chercher dans l'armoire le coffret précieux où l'on met les cheveux des parents morts, les boucles d'oreilles cassées, les quittances de loyer, les reconnaissances du Mont-de-Piété, enfin toutes les choses de prix, et en tirèrent triomphalement un papier timbré où l'on voit dans le coin une femme assise, tenant une botte de dachas avec cette mention : un franc, deux décimes en plus, et elles lurent un texte barbare fort peu français, véritable charabia de légiste, déclarant qu'elles avaient été unies à la date fixée.

Le timbre de la République Française (encore indélébile d'un bleu humide) s'élevait au-dessous avec la mention géographique : *Mairie de Montrouge*.

— Hein! Madame la Loi, qu'en dites-vous? — Eh bien! mes belles, leur dit la Loi, c'est faux, archi-faux ; M. Homais n'est que le vingt-unème.

Les épouses demeurèrent pétrifiées, elles avaient oui dire que se marier au vingt-unème arrondissement, c'était quelque chose qui rappelait le quarante-unème fauteuil de l'Académie. Mais Montrouge n'a qu'un arrondissement, ce qui signifie ce vingt-unème? La conscience tranquille, mais l'esprit inquiet, elles attendirent le retour de leurs conjoints.

Ah! c'est une belle chose la procédure! C'est admirable le fonctionnement des lois! C'est ravissant le papier timbré! Le Code est un Dieu!

Le Maire de Montrouge ignorait les lois du 10 juillet 1837, les lois des 21 mars 1831 et l'article 4 de la loi du 5 mai 1835. En désignant pour le remplacer le vingt-unème conseiller, il a enfreint ces lois et les mariages ainsi contractés tombent sous l'application de l'article 192 du Code civil.

Les trois mariages sont nuls et de nul effet. Voilà des gens qui de bonne foi ont préféré au collage un mariage breveté avec garantie du Gouvernement et qui se trouvent ainsi peu mariés qu'on peut l'être. Ils ont des enfants bâtards, et s'ils veulent être unis, il faudra qu'ils recommencent la nuit.

Pour une bêtise officieuse, c'en est une. On ne peut plus impunément se moquer de la foule. Le gâté du mariage est de moins en moins dans nos mœurs. Encore a-t-on eu, jusqu'aujourd'hui, une confiance illimitée dans la couleur bon teint du mariage officiel. Il y a des doutes, des trébuchements, des hésitations, on préfère carrément l'union libre, avec le caprice pour maire et l'amour pour curé. Car les malheureux mal mariés, vont encore être obligés de payer les pots cassés. Les frais de procédure sont à leur charge. C'est en toutes lettres dans le jugement.

« Condanne les défendeurs aux dépens. »

Dans la vie ordinaire, quand un four-nisseur vous trompe sur la qualité de la marchandise, il est condamné à rembourser l'argent reçu et les frais de jugement sont bel et bien à sa charge. Le maire qui a fourni un acte de mariage avarié, devrait rembourser 9 fr. 75 cent. Je mets à part les frais de nocce, les gants et la couronne d'orange. Pas de tout, il ne rembourse pas les 9 fr. 75 cent. Ce sont les époux qui paient la loi, pour avoir été mal unis. C'est le gouvernement et ses employés qui ont fait la boulette et ce sont les bourgeois qui en paient les frais. Est-il possible de voir sans indignation de telles anomalies, en France, qui se targue parfois d'être le pays du bon sens?

Ah! oui, les considérants du jugement laissant aux époux le droit d'intenter un procès, mais il faut de l'argent pour le faire, ce procès, il faut perdre du temps. Le gain n'en est pas douteux. Qui sait? Dans une Babel de législation comme la nôtre, le pauvre homme qui n'a que sa conscience pour guide, a rudement le droit d'hésiter.

Le maire a été un âne, c'est évident ; le pharmacien est un niais, c'est encore évident. Il a voulu cet homme, se promener avec un arc-en-ciel sur le ventre. Chacun son goût. L'écharpe autour des reins est la prélude de l'écharpe sur la poitrine. Un pharmacien peut faire un député. Le local mène à tout. Il y a eu de l'ambition dans son cas. Une ambition presque justifiée, le vingt-et-unème conseiller est devenu le

premier. Si bien que si les époux se remarient, ce sera le même Homais qui les mariera et légalement cette fois. Le grand coupable dans tout ceci, c'est le conseil d'État.

Un personnage très zélé, sur la dénonciation — sans doute — de l'un des vingt adjoints qui ne sont pas écharpés pour unir — a avisé le garde des sceaux et le garde des sceaux qui, en cette affaire-là a été le plus sot des gardes a immédiatement fait une rigoureuse enquête et saisi la première chambre du tribunal de la Seine d'une demande en nullité de mariage.

Mettant de côté le cas — nullité découlant seulement des principes généraux du droit — il aurait été beaucoup plus simple d'attendre avant d'annuler les mariages qu'il surgit un procès à la requête de l'un des six contractants. Il y aurait eu cas de force majeure. Et le ministère public eût accordé gain de cause au défendeur. Si les mariés de bonne foi, s'étaient cru parfaitement unis et avaient accepté à perpétuité la sentence du maire par intérêt, il n'y avait pas besoin de remuer toute cette armée de paperassiers et d'inquisiteurs dans leur honneur, dans leurs biens et dans leurs tranquillités des citoyens que la loi a lésés.

Le garde des sceaux en désuissant ces couples a commis un acte immoral et attentatoire aux mœurs. On dit que l'un des mariés va reprendre sa liberté. Qui l'en empêchera? Son mariage est nul. Il aura usé durant dix mois des prérogatives de son titre d'époux ; sa nature volage en a assez, il se présente — aubaine inespérée — un divorce commode, il en profite. C'est le Conseil d'État, c'est le Garde des sceaux qui se font les complices de ce concubinage officiel. Ils sont responsables du dommage causé à la délaissée, et c'est — s'il y a un contrat — la délaissée qui les paiera.

On voudrait rire, on ne le peut guère. C'est triste, on dit que le Maire est républicain et que cette cassation cache une vengeance. La loi se faisant la servante de l'envie, de la calomnie, de la bassesse, nous ne voulons pas y croire. Il n'y a dans toute cette affaire que deux officiers ministériels ahuris, trois couples étonnés et cette bande de paperassiers vivant en marge du Code et le grignotant comme les rats grignotent dans les greniers inhabités les livres poudreux abandonnés à leurs dents voraces.

L. D'ASCO.

LE VITRAIL GOTHIQUE

à M. MIKEL, peintre-verrier.

Vraiment Parisienne et marquise,
Après de son ara moqueuse,
Elle saouure — ivresse exquise,
— La douce paresse du cœur.

Elle ne pense à rien — son rêve,
Sans vertu, comme sans péché,
Sensible le parfum qui s'élève
D'un flacon longtemps débouché.

Son luxueux salon antique,
Met sur son peignoir nonchalant
Avec son air vitrail gothique,
Un ton radieux et troublant.

Il est deux heures. La croisée
Dans le volours qui fait des plis,
Sous le soleil s'est embrasée
Tout n'est que saphirs et rubis.

La parisienne alors s'éveille,
Le corps baigné dans les rayons ;
Souriante, elle s'emerveille
O monde de sensations.

Le vitrail à son cœur rappelle,
Vierge, le jour initial,
Où l'époux dans une chapelle,
Lui donna l'anneau nuptial.

Ces émaux parlent à son âme,
De leurs carressantes totes d'or
En chantant un épithalame
Lorsque son cœur muet s'endort.

Ainsi, la moderne marquise,
Raillieuse, se moquant de tout ;
Au spleen, soudain reconquise,
Devient réveuse, tout à coup

Et presque fervente, contempe,
Ce vitrail mêlant jusqu'au soir,
A l'encens mystique du temple
L'encens profane du boudoir.

KARL MUNTE.

Les Emblèmes et le Serment DEVANT LA JUSTICE

Le Sénat s'occupe de choses sérieuses. La Chambre lui a demandé de lâcher la Justice. Le Sénat hésite. Il veut bien mais il ne veut pas. Les emblèmes le ravissent et le serment le transporte. Il exige Dieu au mur et Dieu dans le serment. Double garantie, en dehors, pas de conscience.

Ainsi le crucifix du Golgotha s'étend

toujours sur les murailles. Il penche son front triste et fait saillir les muscles de son corps maigre. Il est le Dieu de monseigneur de Ségur ; il fut le Dieu de Louise Michel, il n'est peut-être pas le vôtre, il n'est pas le mien. C'est un Dieu officiel, toujours blond, l'air doux ressemblant à M. Alphonse Daudet. Dans le pays de Voltaire, le crucifix est étrange. Pythagore déiste refusait à Dieu une image. Numa nia les traits divins et Plutarque l'applaudit.

Pourquoi Dieu chez la Justice? La pensée est libre. Pourquoi pas Mahomet? Pourquoi pas Vishnou, Pimpoumet? Pourquoi pas Bidi ou Boudha? Pourquoi pas Cakia-Mouni ou Khoda ou Kitchakan ou Michapou? Et pourquoi Dieu le fils, devant celui qui, juif, ne reconnaît que Dieu le père? La loi est pour le descendant de Moïse, comme pour nous. Pourquoi la Justice illumine-t-elle la conscience du Juif avec l'image du Christ — le messie imposteur?

Puis ce choix est une faute. Il donne, ce supplicé divin, un soufflet à la Justice. Nos juges doivent croire à la légende. Ils ont un pan de leur robe pris dans le livre de Job. Le Pentateuque, évangile de la Foi, pèse sur le code. évangile du droit. Ce Christ a été Dieu, ce Christ c'est Dieu. La légende veut qu'il vint sur la terre et qu'il s'y comporta visiblement comme un homme. Il parla enthousiasmé par la vérité qui était en lui. Le dogme fut le Verbe.

Il était le Rédempteur. Il dit des choses sublimes ; il préche le pardon, le désintéressement, l'amour du prochain, il releva la femme adultère, se fit aimer de Madeleine et ressuscita Lazare. L'enfant sorti d'une étable, grandi dans les copeaux, sous l'étable du charpentier de Nazareth allait sauver le monde.

Les juges d' alors arrêterent ce vagabond. Ils le déclarèrent coupable ; ils le condamnèrent à mort. Ils le firent clouer vivant sur la croix. C'est pour perpétuer le souvenir de ce mémorable crime que les juges modernes très chrétiens suspendent le Christ à un clou, derrière leur dos.

Les juges ont été, une fois, les assassins de Dieu, et le Sénat les oblige à se le rappeler toujours. Il les oblige à garder non devant eux — ce qui serait logique — mais derrière eux — ce qui est absurde, ce grand crucifix livide qui ne prouve rien, sinon la cruauté des rois et l'imbecillité de ses juges.

Après l'emblème, le serment. L'idée du ciel, d'une vie future, d'une âme immortelle, d'un Dieu tenant la balance — comme un épicié — pour peser les bonnes actions et les mauvaises, va s'éteignant à mesure que le jour grandit. L'âme disparaissant avec le soleil les ombres fantastiques des arbres géants qui bordent les routes. On ne croit plus. La science détruit la Bible. La terre tourne Josué en ridicule. Si Samson voulait des mâchoires d'ânes, il prendrait celles des professeurs en théologie. Si l'on voit encore, après boire des Jonas vomissant du poisson, on ne voit plus de poisson vomissant Jonas. Et la baleine du musée se pêche ailleurs qu'à Ninive regardé le Mastodonte, démentant de sa puissante gueule de squelette blanche par les siècles les mensonges des Livres saints.

C'est ainsi que Dieu de moins en moins visible dans la vie, est toujours visible dans le serment.

O colossal absurdité! Obliger le premier venu, juif, musulman ou bouddhiste — à jurer devant Dieu!

Il s'est trouvé, une fois, un prince qui a fait le serment, à la tribune de l'Assemblée nationale. Il jurait de défendre la République. Un an après il la violait. L'Église ne lui tint pas rancune d'avoir menti à Dieu, elle lui fit même beaucoup de caresses, elle sonna, pour lui ses cloches à grandes volées, mit en branle le boudoir de Notre-Dame et chargea un nommé Sibour, qui exerçait alors la profession d'archevêque, de bénir le meurtrier, encore tout couvert du sang du boulevard Montmartre.

Ainsi, ce serment avait été une duperie. Il avait, ce prétendant aventurier, joué, ce qu'en style de faubourg, on appellerait « un pied de cochon au bon Dieu ». Et comme c'était une chose épouvantable que parjurer, la vengeance divine laissa la parjure, cuver, pendant dix-huit ans, son or avec des filles ; terroriser la France, peupler Cayenne et Lambessa, pour venir s'acculer dans la honte finale, aux pieds des bottes allemandes foulant le territoire de la Patrie.

Eu dépit de cet exemple historique,

le Sénat maintient le serment. Mais il a compris que contraindre un juif qui ne reconnaît dans Jésus qu'un hâbleur ou un Indien qui n'y reconnaît rien du tout, à jurer par Dieu, c'était idiot. On jurera avec ou sans Dieu. Ce sera au choix des consommateurs, Dieu ad libitum. Mais on avertira, par lettre le Président, quand on ne voudra pas de Dieu.

J'incline à croire que les magistrats en raison de leurs fonctions et de leurs robes — pur moyen-âge — n'écouteront que d'une oreille distraite, le brave homme qui n'aura d'autre guide que sa conscience, cette religion qui est en nous et fait si souvent pâillir les religieux qui vendent de la croyance en boutique et de la foi en bouteilles.

Je viens de parler de la robe des juges, c'est un emblème aussi. J'y reviens. Pourquoi les basochiens ont-ils gardé les usages des siècles disparus? La robe donnée à la justice un cachet théâtral de pièce à grand spectacle et transforme les juges et les avocats en Mélingues et en Taillades de drames vécus et trop souvent poignants.

Quant tout autour de nous se transforme, quand les rois ont adopté les coutumes de leurs époques et sortent en tenue modeste, on se demande pourquoi les gens qui vivent des défaillances humaines, sont costumés comme les danseurs de bals masqués à l'époque du carnaval.

Il y a au Palais une foule d'habitudes étranges. Il semble que le magistrat d'aujourd'hui, imitateur de celui d'hier, a repris dans l'armoire aux détroques la robe laissée par son prédécesseur. Habitudes immuables, tout suit la marche du progrès, sauf la justice. Elle reste routinière, s'habillant comme il y a six siècles et parlant encore un jargon barbare, rappelant ce latin mêlé de grec dont Ronsard eut tant de mal à débarrasser notre langue.

Longtemps la moustache fut proscrite du prétoire. Il n'était permis de porter que les favoris ou cette barbe en collier qui donne à la physionomie cet aspect simiesque que les Français retrouvent glorieusement chez le premier magistrat de la République.

Comme les prêtres et comme les moines, les juges ont gardé la robe.

Puisqu'on s'occupe d'emblèmes, qu'on songe aux robes : ce ressouvenir féodal. Le régime démocratique peut se passer de ces détroques oubliées par les courtilles royales. Thémis ne doit pas être appelé un chienlit. Vieux habits, vieux galons, au panier. On y a bien jeté la tête d'un roi ; on peut bien y jeter la robe du juge.

Un tribunal n'aurait pas besoin de robes rouges, ni de robes noires, pour en imposer au peuple. Il suffirait que dans leurs habits de ville, austères et graves, rigides comme la loi, les juges apparaissent corrects, froids, majestueux, ayant sur leurs faces sereines le reflet visible d'une grande âme.

Qu'importe la robe! qu'importe l'hermine si la figure est louche, la lèvre pendante, le regard fuyant sous un front bas, si les traits du juge, enfin, font que le coupable, tremblant devant la cour, se demande si ce ne sont pas des comparses, des figurants du Prétoire, ces hommes appelés à le frapper, ayant volé pour le condamner les détroques des vrais juges.

Il n'y a plus — j'imagine — en France de magistrats des commissions mixtes, et ces portraits ne s'appliquent à personne. Il n'y a plus que des hommes loyaux et fiers, pouvant en imposer par leur visage autant que par leur costume. Qu'on supprime donc la robe.

Robe d'enfant, robe de femme. La justice n'est point mineure. Quand s'habituerait-elle, enfin, à porter la culotte?

Je suis plein de respect pour la loi. Je n'ai foi qu'en elle. Je sais des juges qui sont plus que des hommes ; mais j'en connais qui sont des hommes. J'ai vécu trop longtemps dans la coulisse, pour avoir toujours mes enthousiasmes d'autrefois.

On n'arrachera pas le crucifix que les juges ont dans le dos ; on aurait pu le leur mettre devant les yeux. Il aurait fait le pendant du boulangier Français, ce Lesurques des cours italiennes.

On le mettra Dieu dans le serment — si l'on veut.

Le Sénat croit avoir fait œuvre habile. Il a fait œuvre d'imbecille. La muraille sera religieuse, le témoin sera athée. Et l'on verra, parfois, cette chose stupéfiante : l'emblème affirmant Dieu, en face du serment qui le nie.

E. DESCLAUZAS.

A UNE INCONNUE

SONNET

Un jour je vous connus, un jour je vous aimai,
Et dans mon cœur brisé, plus froid que n'est
(la glace,
Votre regard limpide eut bientôt allumé,
Tout un rêve d'amour, pour s'y faire une
(place

Sceptique, j'ai raillé votre gant parfumé,
J'ai cru votre regard de ceux que l'on efface,
Mon cœur, à votre voix, aussitôt enflammé,
M'a fait mettre à genoux, pour vous deman-
(der grâce.

L'amour était pour moi, jadis, un inconnu,
Un mythe que l'on voit rarement à l'œil nu,
Un rêve, un souffle, un rien, voire un idéal
(n'est-ce pas...

Au sein de l'ouragan, c'est un horizon bleu,
Car j'ai changé d'avis depuis que je vous
(aime,
Et je crois à l'amour, comme l'on croit en
(Dieu...

Raoul DE LÉANS.

PROSTITUÉE!

Connaissez-vous rien de plus navrant et de plus brutal que ce simple fait-divers que tous nos confrères ont reproduit.

Le fait-divers, un agent de la police des mœurs remarquable, place de la Bastille, un enfant proprement vêtu qui accostait les passants. Il la surprit en flagrant délit, proposant à un promeneur de venir avec elle. Menée chez le commissaire de police du quartier, cette enfant à déclarer son nom J. S. et être la fille de négociants, demeurant rue *** à Charonne.

Elle a avoué que tous les soirs depuis deux mois, elle se sauvait de la maison paternelle et venait sur les boulevards se prostituer à qui voulait bien écouter ses propositions, mais a-t-elle ajouté, jamais elle ne demandait d'argent, et parfois même en donnait.

Cette jeune perversité a été rendue à ses parents, et va, sur leur demande, être enfermée pendant six mois au couvent de pénitence des sœurs Ste ***. Ainsi nous en sommes arrivés là! Une enfant de douze ans se prostitue, et, chose triste à dire, elle trouve des êtres qui l'écourent, la suivent dans le premier hôtel borgne, et consomment, sur sa jeune pureté, le dernier des attentats!

N'est-ce pas ignoble!

Certes, cette enfant, que la loi ne peut atteindre, est à mon avis responsable de ses actes ; mais, douée, pour son malheur, d'une nature aussi ardente, n'est-elle pas excusable?

Il y a dans cette triste affaire une chose que je ne parviens pas à m'expliquer.

Cette enfant n'est pas une fille de pauvres et n'a pas la misère pour excuse. Non. C'est l'enfant gâtée de commerçants bien vus dans leur quartier.

Elle suit les cours d'une pension voisine de l'établissement de ses parents ; le soir, la classe terminée, elle rentre chez elle dîne en famille et monte se coucher, dans sa chambrette située au-dessus du magasin.

Que fait alors l'enfant obéissant à ses instincts pervers?

Elle se procure, on ne sait comment, une double clé du magasin et, alors que ses parents dorment, se sauve et vient demander à la première brute venue, de rassasier ses appétits charnels. Son désir satisfait, elle regagne à la hâte sa demeure, située bien loin, se recouche, dort ou ne dort pas, se lève et repart prendre sur les bancs de la pension, la place que son intelligence lui a conquise.

Et ce manège a duré deux mois! Et pendant ces deux mois, ni le père, ni la mère, n'ont rien vu, rien prévu!

Il a fallu qu'un beau soir un agent de la police des mœurs, cueille cette fleur étioilée, pour leur dessiller les yeux.

sur leur demande, elle sera enfermée pendant six mois dans un couvent. Je parie un sou contre cent qu'elle en sortira plus perversité encore, si c'est possible.

La loi accorde ce droit aux parents, mais, ne devrait-elle pas leur demander un peu compte de la manière dont ils ont surveillé leur enfant?

Si j'aurais vécu, sur mon âme et conscience, ce n'est pas l'enfant que je condamnerais à une réclusion qui ne peut que lui être pernicieuse, ce n'est pas l'être abject qui a pu se commet-

Nous ouvrons une enquête. Prière à M. Morin d'en faire autant.

Le service de Gambirinus a été pour grand nombre de nos belles petites le point de départ de leur fortune dans le bataillon de Cythère.

Les Fonfon, les Léonie Matricon, les Annette Grevinette, les Marie Canaudin de Courajod, les Catherine de Plassar, les Cloco, etc., ont passé par la brasserie avant d'être admises à aller patacher au café de la belle Rosalie et à tutoyer la vieille garde.

On commence par servir des bocks jusqu'au jour où un nabab plus ou moins authentique vient procéder à l'enlèvement de rigueur. C'est ainsi que Maria Bras-d'Acier vient de s'enlever de la Nuée-Bleue, enlevée par un tout jeune chevalier, qui a déposé à ses pieds et son amour et sa fortune. Ce n'est pas d'ailleurs le premier enlèvement que supporte la charmante hébée. Autrefois un vaillant guerrier l'avait déjà soustraite à l'admiration des clients de la brasserie des Jacobins.

Dans les moments de déche, nos plus huppées cascadeuses ne dédaignent point rendre visite à leur « tante ». C'est ainsi qu'elles désignent le Mont-de-Piété, cet établissement qui les a toutes connues dans les moments critiques.

Marie Brut a refait connaissance avec lui ces jours derniers. Oh ! cela n'a rien de déshonorant, mais ça prouve surabondamment qu'il n'y a pas qu'en rue du Sentier où la comédie ne marche pas.

Marie Brut adressera-t-elle aussi ses doléances au président de la République ?

Lundi, à la musique de Bellecour, on pouvait remarquer la petite Catherine de Plassar, aujourd'hui rentière, en compagnie de Jeanne la Lyonnaise.

Ces dames avaient un énorme succès de curiosité.

Léonie de St-Matricon, qui, toute gracieuse qu'elle est, ferait bien d'abandonner son manteau écossais, lequel la fait ressembler à une touriste d'Outre-Manche, a enfin décroché le nabab de ses rêves.

Il vient d'Italie, paraît-il, et pousse la prodigalité jusqu'à louer à sa belle un coupé au mois.

Ce coupé, qui stationne fréquemment devant le numéro 67 de la rue de l'Hôtel-de-Ville pourrait bien éveiller dans l'esprit du Boyard en question quelques légers soupçons au sujet de la fidélité de la dame.

Ce ne serait pas la première fois qu'une fille d'Eve serait trahie par sa voiture ! Je pourrais citer bien des exemples, mais je m'arrête et me contente de retenir une parcelle de la redingote à carreaux si Léonie se décide à l'abandonner. Elle figurera avantagusement dans ma collection de curiosités féminines.

La brasserie de l'Isère, qui, depuis longtemps, était servie par des hébés à favoris, vient de rouvrir ses portes aux serveuses de bochs.

Les habitués n'en sont pas fâchés, nous assure-t-on. Dam ! on est si gâté en France !

L'autre jour, nous avons aperçu à la brasserie des Jacobins, toujours beaucoup fréquentée par notre monde élégant, la suave Juliette qui s'entretenait gravement avec Charlotte.

Jenny Merlucho, d'une pâleur fort remarquable, est aussi venue causer avec la belle biche.

Nous avons entendu Juliette annoncer son prochain départ pour Marseille. Elle a laissé son cœur sur la Cannebière. Elle n'attend plus partir que de l'aveoir terminée son installation, rue de la Préfecture.

Dans une quinzaine, elle reprendra donc l'express pour la troisième ville de France.

Elle est bien heureuse, la toute gracieuse baronne de Saint-Ouen.

On vient de lui offrir un magnifique coupé, auquel elle est fière d'atteler ses deux jolis petits chevaux noirs.

Le coupé est capitonné, la belle affectionne le grenat, on a satisfait à son goût.

Depuis dix jours, elle n'a pas manqué une promenade au Parc, offrant souvent une place à ses côtés à son amie Martha de la Roche.

La vieille garde, qui se contente de coups loués au mois, crève de jalousie.

Seules, Caro, la baronne de Saint-Ouen, Anna Oberley, la baronne de Waldeck, Céline Monier ont des équipages leur appartenant, le reste n'est que du clinquant à tant par mois.

Henriette Desaix oublie-t-elle donc ses amis, qu'elle laisse ces derniers dans la plus vive inquiétude ?

Allons, chère belle, un peu moins de négligence ; vous pouvez facilement trouver un moment dans la journée, pour donner de vos nouvelles, à ceux à qui vous êtes chère ! (sans malice ?)

Pour 50 centimes, vous pouvez passer une dépêche pour le rassurer.

Nous avons aperçu dimanche soir chez Berthouze, la plantureuse Titine de la brasserie des Concerts, celle que ses amis avaient gracieusement surnommée la nourrice.

Elle était accompagnée de deux gentlemen qui, malgré la verte brillante qu'ils ont déployée n'ont pu résister à chasser la mélancolie du front de la belle.

Est-ce que par hasard, elle aurait la nostalgie du cor de chasse maintenant qu'elle a quitté la Brasserie des Concerts où les fanfares de la Société de St-Hubert l'horripilaient si fort il y a quelque temps ?

Le bataillon de Cythère compte une épinglée de plus. Nous l'avons aperçue l'autre soir, se dandinant au bras d'un élégant fils de Mars. Elle abandonne la cavalerie pour l'infanterie. Affaire de goût.

Ce que nous recommandons particulièrement à cette belle-petite, c'est de se méfier de la chartreuse. Les carafons de cette divine liqueur sont de petits traitres avec lesquels il ne faut pas avoir trop de familiarités.

Nous constatons avec plaisir que depuis quelque temps la petite Pauline Bac de la Nuée Bleue est plus gaie et plus gracieuse.

A quoi faut-il attribuer cela ? Peut-être au printemps qui, dans notre brouillard, montre déjà le bout de son aile d'émeraude.

Ses clients sont enchantés de la voir rire constamment, espérons que cela durera. La mélancolie est bonne pour les académiciens.

Nous avons rencontré mercredi soir la charmante Catherine Plaçard dans la rue de la République. Cette petite tendresse, toute sérieuse qu'elle est, s'est rendue au Casino non escortée de sa camariste ce qui nous a fort étonnés. Après avoir écouté M. Douce pendant quelques instants, elle est allée à la Scala pour y admirer les Conrad et s'est ensuite dirigée vers Berthouze - House où l'attendaient son protecteur, en compagnie duquel elle a dégusté la chartreuse de l'amitié.

A la brasserie de Suez on nous signale l'arrivée d'une nouvelle hébée, Agathe Rêner. Mais il paraît qu'elle vient de prendre un nom de guerre. Nous allons aux renseignements.

Un duel aura lieu un de ces jours entre Maria la Boulotte du Siècle et Catherine la Stéphanoise de la Grotte. Les hostilités sont ouvertes et il y a déjà eu échange... d'aménités.

Qui peut bien attirer Cloco à la brasserie du Nouveau-Monde ? Toute la journée le coupé d'Annette Grevinette, que, en bonne amie, elle utilise, stationne rue Dubois.

Quel est donc le boyard pour qui Cloco pose ainsi ?

Nous avons, dans notre dernier numéro, donné des détails sur le coup d'Etat qui a été opéré au Nouveau-Monde par le patron de cet établissement.

Les trois nouvelles hébés qui remplacent les peu gracieuses servantes mises à la porte, sont : Marguerite Brisse, la sœur de Mariette de la Taverne Anglaise, Catherine Candide et Antoinette.

Irma l'Athéniennne n'est pas polie. Depuis qu'elle a été indignement trompée par ses deux amants successivement adorés pour qui elle a fait tant de sacrifices, elle est d'un dédain inouï pour les clients de la brasserie Lafont.

Si vous avez le malheur de ne lui laisser que dix centimes d'étrennes, elle se retient pour ne pas vous envoyer les verres par la tête.

Ainsi, messieurs, au moins vingt centimes ou rien si vous voulez que Irma vous dise merci.

Céline de la brasserie Bonhomme, l'ex-rivale d'Eugénie Sphinx, a quitté notre ville, elle est aujourd'hui un des ornements de la brasserie Berneix, à St-Etienne.

Il paraît qu'elle se plaît assez dans le chef-lieu de la Loire. Elle regrette bien un peu de ne plus voir Sphinx, mais elle dit qu'elle s'y habituera.

Jeanne Vipère, la sœur d'Annette Grevinette a abandonné le comptoir de la brasserie du Siècle où elle trônait depuis quelque temps.

Elle songerait à revêtir la sacocche et le tablier. Jenny Bidel lui a promis sa protection.

Notre correspondant de St-Etienne nous écrit que Maria Courtaux fait beaucoup parler d'elle. Habitée de l'Eden, elle est de toutes les noces, de tous les chahuts. Ses chevaliers sont nombreux, car comme à Lyon, elle n'est pas avare de ses faveurs.

Maria-Louise a quitté la Marseillaise à la suite d'une petite dispute avec son patron.

Elle doit être remplacée par Camille Flamande, qui, au grand étonnement de tous, abandonne la brasserie dont elle paraissait être le pilier.

Maria Blondinette ne sera jamais qu'une vadrouille.

Jenny Bidel la reine des hébés, lui a déjà donné plusieurs avertissements, elle n'en tient pas compte, par ses chahuts, ses escapades, ses relations équivoques, elle déshonore la corporation. Ainsi un de ces soirs on l'a rencontrée à 2 heures du matin, à la Guillotière, en compagnie de quelques voyous, hurlant, gesticulant, réveillant tout un quartier.

Il n'a pas fallu moins que l'intervention de gardiens de la paix pour la remettre à la raison ainsi que messieurs ses chevaliers.

Prenez garde Maria ou nous disons tout.

La reine des hébés, Jenny Bidel, a pris la semaine dernière une cuite carabinée. Elle était en compagnie de Marie Gauthier, la reine des potins.

Toutes deux ont parcouru les brasseries. Jenny inspectait son état-major. Elle a été si satisfaite du personnel de la brasserie Marseillaise, qu'elle y est restée une partie de la journée, jouant aux cartes et se faisant galamment tricher par un de ses partenaires. De là, elles sont allées rendre visite à leur amie, Marguerite Bruno, au Nouveau-Monde, puis, enfin, au Bar anglais, où elles se sont fait offrir leurs consommations par un garçon de l'établissement probablement épris des charmes de la potinière.

Voici la lettre que nous recevons à propos de l'article que nous avons dédié à Jeanne France dans notre dernier numéro.

Monsieur le Rédacteur, Il paraît que victoire du luitteur à plumes sur son adversaire à épée n'est pas décisive.

Jeanne France ayant un faible pour Bucephale aurait fortement encouragé le vaincu d'un jour à soutenir ses prétentions. Assurez-vous de la solidité du fil qui tient l'épée suspendue au ciel (de lit), heureux rival ! Veillez à votre trésor. Trop souvent la force prime le droit.

Marie Bouvier a, paraît-il, fort à se plaindre d'Amélie l'Italienne. Celle-ci a soufflé le nabab que la petite Marié avait depuis fort longtemps.

Belle Amélie, tenez-vous sur vos gardes, Marie est dans l'intention de vous faire une scène à la prochaine occasion.

Nous apprenons de source certaine que Jeanne Sevez change d'appartement.

Dans quelques jours elle habitera rue d'Algerie.

Nous espérons que cette belle cata-pultueuse invitera la Bavarde à prendre la crémallière. Veillon nous représentera et rendra compte de la fête.

Nous apprenons que la petite Maria Clavel est dans une déche profonde. Son protecteur l'a, paraît-il, lâchée, et non content de l'avoir quittée, l'a mise à la porte de la chambre qu'elle occupait. Oh ! les hommes.

Mardi soir, la plus souriante des Kaillou a fait des infidélités à Marie Brut. Nous l'avons aperçue à la brasserie de l'Est avec la svelte Marie Gratton.

Il est probable que ces deux cata-pultueuses sont allées dîner ensemble, car c'était précisément l'heure du vermouth.

Décidément les muses sont en bonne intelligence avec Rachel Mignon. Nous n'avons pas reçu cette semaine moins de trois poésies la concernant. Il y a même un des trois poètes qui a signé son œuvre du nom de la jeune hébée des Jacobins. Nous ne supposons pas que ce soit Rachel qui ait composé cette idylle. A moins pourtant qu'elle rêve déjà de faire concurrence à Messire Jehan Sarrazin, notre poète populaire.

C'est Francine qui remplace Jeanne Vipère à ce comptoir du Siècle, illustré par Céline Decuryl, Cloco la mouche empoisonnée, la grosse Maria, etc. Francine a déjà trôné dans cet établissement.

On nous annonce que les bars des Folies-Bergère, pour le grand bal d'Olivier Métra, qui aura lieu samedi prochain, seront tenus par Elisa Béliand et Juliette.

Elisa s'est commandé un costume blanc dont on dit merveille.

A propos du bal des Folies-Bergère, qui promet d'être fort brillant, une indiscretion nous permet de dire que M. Poyard, de la chapellerie des Négociants, rue de l'Hôtel-de-Ville, 52, a donné les modèles de plusieurs costumes, et a déjà confectionné un grand nombre de ravissants chapeaux pour nos cascadeuses les plus connues.

La Mascotte a toujours le don d'attirer nos belles petites. Sans compter Ida qui fait l'ornement de toutes les représentations où le ténor roucoule, nous avons remarqué, vendredi, Marcelle Abel en noir, Jeanne Confort revêtue de son manteau rouge.

Toutes trois faisaient un tel vacarme aux fauteuils, que les galeries ont dû leur imposer silence.

Clementine Grosjean portait un très joli costume noir avec jabot de dentelles.

Amélie l'Italienne était en rouge, Henriette Kaillou en satin gros bleu, et Marie Gratton en noir.

Zozo, la célèbre Zozo, qui a laissé à Lyon tant de regrets dans le cœur des lycéens dont elle était le meilleur professeur, nous fait l'honneur de nous envoyer une longue et spirituelle missive.

Nous avons fait beaucoup de peine à Zozo en insérant dans notre dernier numéro, qu'elle était l'amie intime d'Esther dite Falsifis ou Titine la Vadrouille, une fille qui, à Lyon, ne pouvait se placer dans aucune brasserie, parce que... (nous n'osons reproduire ce que nous écrit Zozo).

A Clermont, nous dit-elle, Falsifis vient d'être mise à la porte de la brasserie où elle servait. Je suis bien vadrouille, ajoute Zozo, je me grise quelquefois (!), mais je n'ai jamais fait partie de la société de cette femme, et Berthe se joint à moi pour protester.

En fait d'amies intimes, j'ai Berthe à Clermont, Margot de la Grotte et Bidel à Lyon, mais je n'ai jamais fréquenté des femmes comme celle-là.

En finissant, l'aimable Zozo nous prie d'inviter Margot à ne pas l'oublier ; elle lui a écrit, il y a bientôt quinze jours, et n'a point reçu de réponse. A quoi pense Margot ?

Etes-vous contente de la Bavarde, Zozo ?

Une petite étoile qui se lève à l'horizon ; elle se nomme Victorine Grandoz et vient de débiter dans la bicherie par quelques chahuts fort remarquables à l'Alcazar. En attendant, prions-la de quitter son costume vert.

Léonie de Saint-Matricon, qui rêve d'être marquise, devient parcimonieuse depuis qu'elle a un coupé au mois.

Elle vient, pour imiter son amie Méphisto, d'acheter une fourrure qu'elle a bien payée... 35 francs. Quand on fait tant de se mettre dans la fourrure, il ne faut pas y regarder de si près, et surtout ne pas dire aux petites camarades qu'on a payé cela 190 francs.

Une chanson qui fait beaucoup rire nos belles-petites au Casino, c'est — Les Pommes à deux sous le tas — que M. Douce débite, presque chaque soir, avec sa verve habituelle.

Messieurs les boudinés et mesdames les tendresses y sont bien un peu écorchés, mais que voulez-vous, on fait contre fortune bon cœur. Et puis ce monsieur Douce est si drôle avec ses satanées Pommes à deux sous le tas, qu'on est forcé de s'esclaffer quand même.

Mlle Jeanne Bernhardt a fait une courte apparition, dimanche dernier, à la matinée du Théâtre-Bellecour. C'est sans doute pour applaudir un peu M. Talbot, qu'elle a assisté à un acte de l'Acare, la petite sœur de madame Damala.

Est-ce que la souriante Marguerite Kaillou aurait des peines de cœur ? Nous l'avons rencontrée vendredi, à deux heures, place Bellecour, se promenant mélancoliquement dans l'allée du côté sud, tête baissée, ayant l'air de songer à l'infidélité des hommes ? Est-ce que ce jour-là, elle n'aurait pas pris à son lever son traditionnel petit verre d'alcool de menthe ? ou bien sa sœur Henriette lui aurait-elle encore refait... un amant ?

Adrienne Pénélope est une joueuse enragée. Ses jours de sortie, elle vient dans l'établissement du père Bosredon faire de nombreuses parties d'écarté. Abandonnez cette passion, Adrienne, confinez-vous dans le tricoteage des chaussettes avec vos collègues Margot et Catherine.

Soixante-cinq paires de chaussettes ont été distribuées cette semaine aux clients de la Grotte.

Depuis un temps infini, nous entendons Joséphine Nini, de la brasserie de la Perle, annoncer son départ de Lyon pour Dijon, et de là pour Paris, et nous la voyons toujours servir des bocks.

Ce n'est pas que nous en soyons fâchés, mais au moins qu'elle ne nous entretienne pas continuellement de son voyage futur... cela ne prend plus.

Depuis longtemps déjà nous n'avons pas entendu parler de Philo, l'ex-hébée de la Chinoise et du Trésor.

Cette belle impure se serait-elle retirée dans un ermitage ? Un de nos nombreux reporter cherche ses traces.

Un ami de la famille de Blanche Augustine Devergèr, dite la Marseillaise, une belle qui faisait fureur ici, l'an dernier, nous écrit pour nous les préventions que sa mère et un deses frères sont actuellement très malades à Marseille. La pauvre mère voudrait revoir sa fille, partie il y a quinze mois sans plus donner de ses nouvelles.

Nous souhaitons que ces lignes tombent sous les yeux de la belle impure. Puisse son cœur s'émouvoir et que sa vieille mère ait au moins la consolation d'embrasser une dernière fois l'enfant qui lui a causé tant de désespoir.

Oyez les exploits de Maria l'auvergnate dans les brasseries de notre ville.

Maria, qui pose en ce moment pour la femme chic, a un pschutt particulier pour ingurgiter, à l'œil : chartreuses, madère et malaga.

Elle entre dans un établissement et trouve le moyen, après avoir été servie, de se faire adresser la parole par d'autres consommateurs. Elle va à leur table et un moment après revient à la sienne, appelle l'hébée qui l'a servie et lui dit : « Ce monsieur vous payera ». Cinq fois sur dix, le monsieur s'exécute ; mais, cinq autres fois, c'est la bonne de brasserie qui paye.

Aussi Maria ne pourra bientôt plus se présenter nulle part, car les servantes de Gambirinus sont décidées à faire cesser cette exploitation.

C'est une véritable révolution à la Marseillaise. Après Marie-Louise, c'est le tour de Marie Télégraphe qui, hier, a déposé la sacocche et le tablier. Où va-t-elle ? On l'ignore.

Nous avons rencontré, mardi soir, à minuit moins quelques minutes, la sémillante baronne de Saint-Ouen, vêtue d'une robe velours grenat et coiffée d'un chapeau même couleur, à plume crevette, d'un effet fort original et qui lui allait à ravir.

Elle était accompagnée de deux de ses amies que nous n'avons pu reconnaître grâce aux ailes magistrales de leurs chapeaux.

Ces trois belles petites paraissaient fort gaies, et venaient, sans nul doute, du Casino ; elles se dirigeaient du côté du café Berthouze, où nous les avons vues entrer.

Un fin souper les attendait peut-être.

Tiens, c'est drôle ! La petite Anna la Pucelle de la brasserie Moderne s'est fâchée en lisant les articles que nous lui consacrons dans notre dernier numéro, et c'est avec sa moue la plus dédaigneuse qu'elle a dit : J'espère bien qu'il ne s'occupe plus de moi ce journal !

Vous eirez, chère belle, vous eirez ! errare femina est !

Ce journal qui n'est pas méchant s'occupera de vous... si vous continuez vos folles, vos excentricités, vos cascades, mais si vous êtes bien sage il vous donnera des bons points.

Lorsqu'on porte un aussi joli nom que le vôtre, belle jeune fille on devrait être plus gracieuse !

Etes vous curieuse, belle lectrice de savoir ce que, dans sa générosité le nabab de la petite Catherine Plaçard alloué chaque mois cette mignonnette. Oui n'est-ce pas ? D'ailleurs si vous n'étiez point curieuse, vous ne seriez pas femme !

En bien la gentille Catherine palpe quarante beaux louis scintillants et trébuchants chaque mois pour son blanchissage et ses menus plaisirs.

A la vérité baronne les femmes de-

viennent d'un bon marché ! chacun voudra bientôt posséder la sienne.

La plantureuse Titine de la brasserie des Concerts vient de faire son entrée à la Brasserie du Rhône où elle est devenue la collègue de Joséphine Bernard.

Espérons que ces deux hébés fraterniseront et qu'aucune dispute ne s'élèvera entre elles au sujet de la plastique !

Seule Léonie de St-Matricon représentait le bataillon de cythère au théâtre des Célestins mercredi dernier. Sans doute elle était charmante et vêtue avec beaucoup d'élégance, mais cela ne suffisait pas pour faire oublier l'absence des innombrables étoiles dont est constellé le firmament étoilé de notre bonne ville de Lyon.

Léonie de St-Matricon portait un corsage de velours grenat avec jabot de dentelle. Coquelin l'a beaucoup fait rire.

Depuis quelques jours la petite Fanny ex-hébée de la brasserie Moderne sert des bocks à la Taverne Flamande où la kyrielle de ses clients l'a suivie à la grande joie du patron de cet établissement. Elle est d'une gaieté, cette demoiselle !

Parmi les demi-mondaines qui se trouvaient jeudi soir aux fauteuils de la Scala, nous citerons Marguerite Kaillou qu'accompagnait Marie Brut, les deux tendresses bavardaient comme de véritables perruches. Lucy Bernart au contraire était excessivement triste ; ses yeux semblaient remplis de larmes, aurait-elle par hasard quelque chagrin. Au deuxième rang des fauteuils se trouvait la petite Jeanne, elle était seule et riait comme une petite folle en écoutant le désopilant Duhem débiter ses fantaisistes tirades.

LUCCIANI.

Grand-Théâtre M. Albert Dufour, voulant donner satisfaction au public qui se presse toujours aux représentations de *Peau-d'Ane*, vient de traiter pour une prolongation jusqu'au dimanche 4 mars inclus.

Théâtre des Célestins Hier soir, succès fou avec la *Grande-Duchesse*. Nous en ferons le compte-rendu dans notre prochain numéro. Paola Marié a été splendide.

Cet opéra-bouffe va maintenant alterner avec *Le Jour et la Nuit*, qui aura encore quelques représentations.

Quoi de plus délicieux que cet air : 2^e ACTE

CHANSON CHANTÉE PAR MANOLA Y avait un fois un militaire Qu' avait perdu son fournement, Plan !

Plan ! Ra ta plan ! Ra ta plan ! Ra ta plan !

Comme il s'en allait pour la guerre, L' militaire n'était pas content Plan !

Plan ! Ra ta plan ! Ra ta plan ! Ra ta plan !

S'en va trouver la cantinière Et lui dit d'un ton arrogant : Plan !

Plan ! Ra ta plan ! Ra ta plan ! Ra ta plan !

C'est-il pas vous, la cuisinière, Qu'avez trouvé mon fournement ? Plan !

Plan ! Ra ta plan ! Ra ta plan ! Ra ta plan !

Non, c' n'est pas moi, beau militaire, Mais mon cœur t'aime tendrement ! Plan !

Plan ! Ra ta plan ! Ra ta plan ! Ra ta plan !

Embrassons-nous, dit le militaire, Je m' pass'rai bien de mon fournement Plan !

Plan ! Ra ta plan ! Ra ta plan ! Ra ta plan !

Puis il s'en alla pour la guerre Et se battit si crânement Plan !

Plan ! Ra ta plan ! Ra ta plan ! Ra ta plan !

Qu'il d'vint ministre de la guerre, Quoiqu' n'ayant pas de fournement ! C' qui prouve bien qu' sur cette terre C' qui prouve péremptoirement Qu' pour être ministre de la guerre Y a pas besoin de fournement Plan !

Plan ! Ra ta plan ! Plan ! Ra ta plan ! plan plan !

Cirque Rancy Le public lyonnais a pris un véritable engouement pour le cirque Rancy. Aussi, en dehors du samedi, qui est une véritable soirée de gala pour le demi-monde, les autres jours de la semaine y a-t-il afflué considérable de spectateurs. Il est vrai de dire que M. Rancy fait tout pour attirer la foule. Il nous présente d'étonnantes artistes et a soin de varier son programme.

La troupe Chiest obtient un grand succès il y a là une femme qui est remarquable par sa force herculéenne. Tous les exercices des personnages qui composent la troupe sont exécutés avec une grâce et une souplesse infinies.

Mlle Renovina avale des sabres avec une facilité et une agilité extraordinaires ; elle est vraiment éfroyable.

Miss Kaira et miss Olga ont toujours les honneurs de la soirée. Jamais nous n'avons assisté à de pareils exercices. Il y a un frémissement général dans l'assistance lorsque miss Olga se précipite dans l'espace.

Concert Luigini C'est dimanche qu'aura lieu au Grand-Théâtre le grand concert annuel donné par notre excellent chef d'orchestre M. Alexandre Luigini.

On sait que ces concerts sont un événement musical, et ont un succès, dû non seulement à la sympathie bien connue du public lyonnais pour M. Luigini, mais aussi à la valeur des artistes qu'il nous fait entendre.

Cette année, le grand attraction sera le célèbre pianiste Théodore Ritter et à côté de lui MMmes Paola Marié, Nixau, Delvaile, Vandaele, Bianca Sivori, Guslin, MM. Taufenberger, Jourdan, Aimé Gros, Lapret, Reine, Fargues, Forestier.

La Fanfare Lyonnaise, les élèves dames du Conservatoire, les chœurs dames du Grand-Théâtre, l'orchestre du Grand-Théâtre sont aussi de la fête.

Avec un pareil programme la salle du Grand-Théâtre sera trop petite pour contenir le public désireux d'y assister.

Guignol de l'Argue Il n'y a pas que dans les grands théâtres où on se passionne pour les premières représentations. Mardi soir, il y avait foule dans la petite salle de Guignol, passage de l'Argue, pour assister à la première de la parodie des *Mousquetaires au couvent*.

Infinitement drôle cette pièce, c'est un éclat de rire général, mais l'artiste chargé du rôle de Guignol ne nous semble pas avoir l'organe qui convient au personnage.

DORSAY.

CHARADE Entourés de caniches, Dans mon premier, les rois Couraient après les biches, Au plus profond des bois.

Mon deuxième est un vase De jour ou bien de nuit, Fragile sur sa base, Meurt en faisant du bruit.

Mon entier à la guerre, Moissonnant les obscurs Est l'arme meurtrière, Dont les coups sont très sûrs.

ACHILLE. MOT CARRÉ GÉOGRAPHIQUE Grande ville de France est non premier ; Dans le jupon est non deuxième. En Allemagne coule non troisième. Lille se trouve être dans non dernier.

LA PLUS JOLIE HÉBÉE DE LA BRASSERIE DE LA RUE DE PARIS. Solutions du dernier numéro de la « Bavarde ».

Mot de la Charade : CORNICHE. Mot carré INES NOTE ETAT SHIN

Ont trouvé les solutions : Maître Martineau ; Eugénie Sphinx des Jacobins ; 1 abrutit du café Charles à Valence ; Dix d'ose Zéni à St-Etienne ; D. C. V. à Lunéville, Adjudet à Londres ; Yves Rogue ; Raoul de Mabal à Bordeaux ; Georges de Clèves à Bordeaux ; Un potard en herbes à Bourg. Un amoureux des brunes ; Un nez fronté à Nancy ; Merlan frit cassé à Grenoble ; Le cercle de l'habit en l'air à Paris ; Chaud-Colas ; Bockibus ; Komako ; Gy-mono-ang ; Louise Lachode ; Achille Lefroi ; Augustine et son amie Eugénie ; Un oiseau graylois ; H. G du Quartier ; Yves Rogue. H. J. Oly, Bar américain, 7, rue Champollion à Paris. Six boulettes à Paris. Taverne et Jourval, au 4^e marine. Rachel Mignon. Le café de la Chèvre à St-Foy. Breilan carré à Nîmes. F

Administrateur
La Fille ELISA
BUREAUX
302, rue St-Lazare

LE TROTTOIR

FEUILLE PUBLIQUE

Tout homme a dans le coeur un cochon qui sommeille

LES PENSÉES DE NANA

Lire à la 2e page
Les Mal-Mariés de Montrouge

Sommaire

Un mot aux Lecteurs : LA RÉDACTION.
Notre naissance. Les Pensées de Nana : NANA. La Marchande d'Amour (poésie) : CUPIDO. Silhouette d'une demi-mondaine : NESTOR. Sonnet : SAC-AU-DOS. Conseils aux Jeunes Filles : NINON DE LENCLOS. Notre Concours. Académie Française.

Un mot aux Lecteurs

On a bien fait la rue; on peut bien faire le trottoir. Le trottoir est la partie de la rue la plus propre. Parfois des dalles. Le pavé et le macadam sont pour les bêtes. Les gens ont du granit. Ne faites donc pas votre petite bouche en lisant ce titre. Il est carré, il est osé, il est d'aplomb. Jusqu'au moment où le gouvernement s'est réservé le droit de monopoliser le vice. L'ennemi, le contrôle, il a la haute main dans tout ça. Bien, mais nous aussi, nous voulons voir clair et nous voulons nos franchises. Nous dénoncerons tous les abus de l'autorité. En même temps, nous serons une gazette très littéraire. Chaque mois nous instituerons des concours à l'effet de récompenser le meilleur mémoire sur la fécondité ou l'allaitement maternel. Tous les ans, nous organiserons un grand concours de rosiers. On fait ce qu'on peut. Le trottoir peut bien encourager la vertu — qui n'est pas son article, les grands magasins de lingerie vendent bien des vases du Japon, qui n'ont rien du leur. Nous mettons notre feuille sous l'invocation de Ste-Madeleine — une pauvre fille qui sait ce que c'est. On remarquera que nous avons mis le prix des abonnements dans le bas. Ces dames savent que dans le bas ça porte toujours bonheur. Sur ce, mes lecteurs, soyez mignons: achetez-nous. Nous vous aimerons bien et nous serons bien drôles.

LA RÉDACTION.

NOTRE NAISSANCE

Sans mauvais pensée aucune, simplement histoire d'avoir une rédaction brillante, nous nous étions adressées à des gens haut placés, capables de donner au trottoir, l'importance qu'il mérite. Nous avons reçu des lettres très indignées, ou très étonnées ou très aimables. C'est la bonne qui a été chargée de dénouer cette volumineuse correspondance. Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs quelques échantillons de ces lettres.

De Sarah.

Impossible, ma chère Nana. Ton trottoir est tentant, ce serait ajouter un fleuron à ma couronne d'artiste. Mais Jacques est là. Jacques m'enchaîne. Jacques m'étreint. J'autorise à publier en feuilleton: Les Mémoires d'une chaise. Libre à tes rédactrices d'y ajouter, pour faire suite, les Mémoires d'un canapé.

A toi, quand même, SARAH.

Madame,

Ma femme est occupée, je vous suis bien obligé de votre intention. C'est aimable d'avoir pensé à elle pour faire le trottoir avec vous, mais le théâtre l'absorbe. Je pourrai vous faire quelques chroniques, si vous le désirez. Votre, Monsieur LLLC.

Au dos d'une carte de la baronne d'Ange.

Pourquoi me prenais vous? J'ai rédigé en chefesse le Lapin. C'était, on m'acquiescerait d'écrire, ça pour me coser du tort dent le commerce. Jé peur de langues.

LA BARONNE D'ANGE.

Beaucoup d'autres personnes nous ont envoyé leur adhésion. Il faut citer parmi elles: le baron de Caux, le vicomte de Germiny, le capitaine Voyer — pour ne nommer que les gens chics.

CHRONIQUE

Les pensées de Nana

Je dois vous avouer que j'ai toujours eu l'idée de rédiger en chef un journal. Nana, ça doit bien faire au bas d'un article. Nana, ça sonne, ce mot là. Nana, c'est presque un bégaînement de vieux gaga, c'est gamin et c'est vieillot. Ça confine aux deux extrêmes. Et les enfances sont les deux âges que mon amour peut allumer. J'ai ceux qui cherchent pour n'avoir point trouvé et

ceux qui cherchent pour avoir trop perdu. Les mains qui me touchent ont des tatouements.

Je suis la mouche hystérique, la belle mouche verte. Une cantharide. Je donne la fièvre factice. Il y a des idiots qui m'en veulent. Et ces idiots là respirent des roses qui les enivrent. Mon amour a quelque chose du parfum troublant d'une fleur, on me suit à l'odeur étrange que je répands. J'ai lu dans Coppée — un poète qui ressemble à un curé — l'idylle d'une femme qui laisse après elle « quelque chose comme une odeur qui serait blonde ». Je suis cette femme là. L'odeur n'a rien de rare. Ça s'achète chez le parfumeur. Les hommes le savent et s'y grisent tout de même, quand ils sont à nos pieds, étendus bêtement, que nous leurs disons nos trahisons, nos moqueries, nos dupes, nos roueries. Ils se prennent à sourire et nous étirent plus fort. C'est nous qu'on traite de perdition: je défie aux femmes mariées d'avoir avec leurs maris la franchise que nous avons avec nos amants.

Quand j'ai débuté, je n'avais qu'un type — une sorte de prototype — l'amiant présumé. On me disait que j'étais unetraitée, on me fuyait.

Oh! s'écria une voisine, la sale fille! elle a un amant.

J'ai changé de quartier, j'ai pris un local plus grand, j'ai eu des meubles plus beaux; beaucoup de placards et des malles où fourrer les p-tits cousins.

On disait: C'est une courtisane, une drôle de femme qui s'amuse.

Mes enfants, racontait ma voisine, la femme d'un pharmacien, c'est une fille qui a des amants, mais à part ça, c'est une bonne fille.

Et maintenant, que j'ai tout Paris, maintenant que mon lit s'ouvre à qui paie le mieux, maintenant que je suis la créature horriblement vénale, horriblement despotique l'on sait, Paris me regarde avec tendresse. J'obtiens pour mes neveux, des places dans l'administration. Je suis saluée, je suis honorée, je suis respectée — et surtout enviée. Les épouses de bien, copient mes toilettes, affichent mon luxe et calquent mes poses.

J'étais une sale fille quand je n'avais qu'un amant. Je suis une grande dame maintenant que j'en ai plusieurs. Je deviendrais demain comtesse de Bionne, comme la Schneider. Et je ne rencontrerais un mari que parce que j'aurais eu des amants.

Les hommes sont bêtes. Vérité paradoxale moins monumentale que leur vanité. Ils détiennent au foyer une femme qu'ils ont vue vierge — et courent après une prostituée. Tel ne m'a voulu que parce qu'un autre m'avait. Ils baillent près de leur sainte épouse — vierge et martyre — ils s'amusez près de moi. Vertu: convention.

Cette virginité leur plait au même titre qu'un tableau de vieux maître, indéchiffirable, mais signé. Ils en font un objet de vitrine. Ils gardent leur adoration pour le grand tableau de nu moderne, déployant toutes les ressources de la chair publique artistement pâmée.

La faim n'est rien, le soleil n'est rien, le reste est tout. J'ai vu des dignitaires de tous les ordres, mettant leur conscience, leurs grades, leurs talents sous mes pieds. J'ai cruellement dansé dessus. Ils m'ont applaudi en riant.

Un deux, m'a donné un saint doré provenant d'une pagode. Il n'y a qu'une couche d'or d'un millimètre sur son corps, tout le reste est du bois. C'est une image. Il n'y a qu'une couche d'homme très-faible sur l'homme: tout le reste est de la bête. Le bipède de Platon n'est donc qu'une bête plaquée d'homme.

J'arrête ici cette chronique. Les hommes qui la liront seront désolés. Elle est presque morale. Les pensées de Nana, ça promettrait autre chose. Toujours l'éternelle histoire. Il n'y a pas d'homme, il n'y a que des mâles. C'est Nana qui vous le dit et Nana s'y connaît.

LA MARCHANDE D'AMOUR

— Or ça, fille charmante, La marchande d'amour, Vite, ent'ouvre ta mante Et vend's moi de l'amour.

— A la brâlante fièvre, Enfant, qui te parcourt, J'abandonne ma lèvre;

— Quoi? c'est cela, l'amour?

— Mon sein donne l'ivresse; Viens dans mon boudoir pour Dénouer cette tresse...

— Mais je veux de l'amour!

— Vide ta bourse à terre, Je te montre en plein jour Mon corps nu, sans mystère;

— Non! Je veux de l'amour.

— Il me faut te l'apprendre; La marchande d'amour, Vends tout ce qu'on peut vendre; Mais ne vend pas d'amour.

CUPIDO

SONNET

La grosse et rougeaude brétonne, Nourrice sur lieux, à Paris, Impudique, se déboutonne, Au nez du tourlourou surpris.

Dans son corsage de crétonne, L'enfant, de ses deux mains, a pris Le sein. D'une bouche gloutonne, Il tète un lait payé bon prix.

Appas certigineux, énormes! Devant d'aussi troublantes formes, Il songe, le doux fantassin.

Qu'il est adorable, ce sein, Et qu'il voudrait — Dieu! quelle nocce! — Pouvoir trinquer avec le gosse!

MARIE-SAC-AU-DOS.

Conseils aux jeunes filles

Afin d'encourager la vertu, dont les affaires vont de plus en plus mal, le Trottoir, journal moral, donne des conseils aux jeunes filles. Il s'adresse principalement aux demoiselles qui, par leur position géographique, ou leur état, font tout ce qu'il faut pour mal tourner.

Il s'adresse aux demoiselles de magasin, bonnes filles aimant à rire, mais il les avise que le rire est très périlleux, et permet très aisément les faux pas sur l'herbe glissante (l'herbette) je ne dis pas ça pour vous, monsieur qui avez l'air bête sans avoir l'air glissant.

A ce propos, il faudrait éviter à cette époque de l'année de trop courir dans les bois de Clamart ou de Meudon, la prairie est tentante, la feuille pousse — et comme la médaille, toute feuille a son revers. Vue de ce côté, elle est compromettante. Ensuite, il y a beaucoup de hannetons. Le hanneton est un malin animal qui joue un rôle que je ne qualifie pas pour ne pas me mettre mal avec lui.

Je recommande aussi de ne pas employer de talons Louis XV, ça donne un air régence, mais ça tourne très facilement et tout talon qui tourne fait toujours tourner.

Les jeunes filles prudentes devront s'abstenir d'aller chez le voisin demander des allumettes passé 11 heures du soir, sous le prétexte qu'elles n'en ont pas pour allumer leur bougie. Il vaut mieux passer la nuit dans l'ombre, que toute sa vie dans la honte, (cette phrase est joliment réussie).

Elles devront encore éviter de se montrer à leurs croisées, en toilette trop provocante et en chantant:

Gentil voisin, Par le même chemin...

C'est très poétique, mais ce petit chemin là mène très loin.

Il serait dangereux pour elles, de demander à un camarade d'atelier de vouloir bien venir les aider un dimanche, à remuer leur sommier, sous le prétexte qu'il y a des punaises dedans. Quand on est jeune fille on doit employer seule l'insecticide Vicat.

Un homme pourrait manquer de convenances, et ma foi, mieux vaut être mangée par les punaises que d'être rongée par le remords. (Encore une phrase qui est bien tournée).

Ne pas toujours acheter au même rayon quand on va au Printemps ou au Louvre, sous le prétexte que le petit commis a des yeux bleus, des cheveux blancs et l'air fatal. Le petit commis finit par s'en apercevoir et en abuser. C'est ainsi qu'à force d'acheter des coupons, une jeune fille arrive à avoir des poupons. La famille honore, encore faut-il ne pas s'écarter des saintes lois du mariage. (Attrapez, les autres).

Si les jeunes filles qui nous lisent font encore des bêtises, ma foi tant pis ce ne sera pas la faute du Trottoir.

NINON DE LENCLOS.

Notre concours

Un grand concours est ouvert pour l'obtention de la rose. A l'appui de nos théories distinguées, nous ouvrons ce concours à l'effet d'inculquer aux femmes le désir de la vertu.

Jusqu'au moment où n'avait couronné que les rosiers. Nous couronnerons nous-mêmes des demi-rosiers. Ce sera plus drôle. On a constaté qu'une jeune fille ignorant les douceurs de l'amour a pu se priver d'effeuiller sa couronne virginale. Comme on se prive de manger de la galantine truffée faute de savoir combien c'est bon.

Donc, nos rosiers devront être mariés et avoir cinq ans de ménage au minimum. — Quinze au maximum. Passé cet âge, la foi conjugale est une maladie d'une espèce particulière, sorte d'habitude vertueuse qui ne mérite ni éloges ni blâmes.

Donc, toutes les femmes mariées qui sont dans ce cas et qui n'ont pas eu d'amants, pourront faire valoir leur titre.

Elles fourniront: 1. Leur acte de mariage; 2. La liste de tous les logements qu'elles ont occupés; 3. Des certificats de bonnes vie et mœurs délivrés par leurs concierges, leurs femmes de chambre ou leurs cuisinières; 4. Le nombre de leurs enfants; 5. Une photographie en pied, permettant de juger leur force de résistance et leurs moyens de séduction; 6. L'opinion de leur mari, de leur petit cousin et de leur professeur de piano.

Un comité sera chargé d'étudier les divers documents.

Le comité sera composé de personnes compétentes. Président d'honneur, Madame Messaline. — Présidente, Hortense Schneider; membre du bureau, La belle Hélène, Marguerite de Bourgogne, Adeline Patti, Madame Lafarge, Isabeau de Bavière, la belle madame Harth, Gabrielle Elluini, Madame J** (actrice).

La distribution solennelle des prix, s'il y a lieu, sera faite place de la Concorde. Trois chaises seront réservées aux épouses fidèles et cent mille aux autres. Si les cent mille ne suffisaient pas, on en reprendrait deux aux femmes fidèles; il en resterait encore une, ce qui serait encore probablement de trop.

Si la lauréate était bonne de brasserie, le prix serait doublé, en raison de l'étrangeté de la chose.

Académie Française

DISCOURS SUR LE PRIX DE VERTU M. Alexandre Dumas fils a fait un excellent discours sur les prix de vertu, il a engagé l'Académie à décerner la médaille d'or à une nommée Marguerite Gauthier, née Marie Duplessis, dite la « Dame aux Camélias » qui a eu la force de prendre un vingt-sixième amant pour déguster son vingt-cinquième.

M. Sardou lui a succédé, il s'est élevé avec force contre l'adultère et a montré comment ces dames — des anges — bernaient leur époux avec nos intimes. Puis ça a été le tour de Labiche, que le vénérable M. Mézières appelle « ma biche ». Il a prouvé que c'était toujours le mari le plus heureux des trois.

MM. Camille Doucet, Emile Olivier et Victor Hugo ayant présenté quelques considérations sur les cornes littéraires, la docte assemblée s'est séparée, s'écriant au rebours de Titus: — Je n'ai pas perdu ma journée.

Dernière heure

Le ministère est constitué. — Aucun membre appartenant à la majorité du Trottoir n'y figure. On parle d'une interpellation qui sera adressée au gouvernement par un nommé Duhamel.

SILHOUETTE D'une Demi-Mondaine

Julia SQUARE

Julia n'est pas de bois. Julia est l'âme du Square: une âme damnée. Elle rit, elle chante, elle babille. Mouche du coche de la volupté forcée. Elle croit faire aller la machine. Prototype de la dame de brasserie: ne se fâche de rien et se moque de tout. Une sorte de mouche cantharide. Elle a de belles ailes diaphanes, un corcelet chatoyant; mais elle se pose où le hasard la mène. J'ai vu cette libellule s'arrêter dans son vol, au-dessus des chardons.

Elle sert des bocks, le bock est un prétexte. Toutes les femmes ne peuvent pas piquer des bottines. Le métier difficile et obscur c'est la mansarde avec la faim pour consillère. Le bock illumine, il a la blonde couleur de l'or. C'est le louis en fusion. Bock qui mousse, femme qui mousse. Elle a pour clients, des messieurs très bien, qui regardent dédaigneux, les pauvres filles venant à leurs comptoirs, ouvrières quelconques, n'ayant pas l'orgueil de servir en brasserie. Ils réservent leurs grâces pour Julia. Julia les envie, Julia les transporte, Julia sert des bocks et, très anacréontique, raconte d'une langue indécente de rabelaisiennes histoires. Julia fait rire — d'aucuns disent: Julia fait pleurer. Ce sont les naïfs qui ont épuisé leurs escarcelles en coupes de champagne inutile.

Elle a son histoire comme César. C'est une conquérante. Elle a maintes fois franchi le Rubicon. Clio a brûlé sur un bouclier en soie japonaise le nom de cette nymphe du houblon. Elle vint au monde dans le pays du vin. Son père avait un nom latin que je tais. Les braves gens qui curent engendrer une fille vertueuse ne veulent point que je dise leur douleur. Julia restera pour la foule: Julia, c'est assez. Eve s'appelle Eve, simplement. Cependant la renommée publique a ajouté à Julia le surnom de Square.

Square ne veut pas dire ici jardin public. Le premier venu a jardiné dans ce square-là, c'est un square où les chiens n'entraient qu'en laisse. Square Monthalon dit une rivalité qui en veut à Julia. Il n'y a pas de square Montretout. Julia naquit à Malain. Le nom du pays n'influe pas sur son esprit. Elle n'a de Malain que le berceau. Malain est près de Dijon, pays du cassis et de la moutarde. Elle vient, toute petite, dans la campagne, simplette et villagnoise, n'ayant que ses sabots pour fortune. Le père, vigneron, se dit: « Ma fille sera une dame. » Il l'envoya au couvent de Ste-Anne. La pensionnaire était rebelle aux

leçons de la foi. Elle fut surprise faisant les yeux doux à St-Joseph. Elle coucha même une certaine nuit avec St-Paul. Nuit platonique: St-Paul était en plâtre. Elle resta au couvent jusqu'à dix-sept ans. Elle n'apprit rien, sinon que les beaux garçons aiment les belles filles. Elle grimpa, le soir, jusqu'au haut du mur blanc et guettait les couples revenant de la danse. Elle apprit ainsi le rythme des baisers gloutons dont la vallée redit l'écho.

La nuit, elle rêvait aux choses entrevues, rêves de jeunes filles — purs à peu près comme des cauchemars de grenadiers. — On lui avait parlé des rayons de vertu. Elle disait: « Je suis un dragon pour la vertu. » Ce n'était pas la même chose. La nuance lui importait peu. Puis elle était l'esclave de la vérité.

Elle sortit du couvent. Et c'est ainsi qu'elle arriva à Paris avec ses deux sabots intacts. Julia était vierge.

Cette mascotte se promena sur les boulevards, mit sa vertu en montre, secoua sa pudeur. Nul ne la remarqua. Oiseau rare, on n'y crut point. Du reste son œil démentait son corps, son regard en coulissait l'antidote de son cœur immaculé. Paris avait cru à Ste-Genève, mais le sceptique ne s'en doutait point. Il n'avait de bravos que pour les hétaires qui montent, aux vitrines des photographes, leurs poitrines saillantes et leurs épaules bouffies. Elle fit comprendre à sa vertu qu'elle était une sottise qui ne menait à rien et, carrément, embaucha un brave garçon dont les moustaches brunes chatouillaient divinement sa fierté de jolie fille.

Un étudiant lui monta un fonds. Patronne, elle trônait au comptoir, hébété en chef d'un bar féminin. Mais les clients usaient si souvent leurs manchettes à son comptoir, qu'elle rendit le patron jaloux. Il la renvoya. Le divorce se fit à l'amiable. Elle emporta deux jupes empressées, une robe collante et trois paires de bottines et une chemise de nuit. Chiffons de combat, elle gagna le reste. C'est ainsi qu'elle entra dans cette brasserie célèbre qui lui donna la renommée.

Depuis treize mois elle y sert. Ce verbe n'a rien d'invasivable, en dépit du garçon qui l'aide. Il y a servir et servir.

Etrange femme. Une poupée presque. Sa physionomie plait. La tête mignarde rappelle ces fines esquisses de Greuze. Le front, bas, est couvert de cheveux frisés, le nez frémissant, relevé, a des allures impatientes, la lèvre rose, voluptueuse et retroussée en arc. Mais elle a, aux coins de deux grands yeux noirs, des rides précoces en éventail — presque imperceptibles, oubliées là par des nuits sans sommeil.

Du reste, assez bien faite, elle sait s'habiller. Elle se déshabille encore mieux. C'est une princesse qui a gardé l'accent de la paysanne et les manières aussi. Elle a un cachet de terroir qui a son charme. Elle est bourguignonne et s'en flatte. Et ne le dirait-elle point, qu'on l'entendrait.

Une femme. Un genre. Elle est bonne fille et rit de tout, même d'elle, ce qui lui évite d'en pleurer. Si elle lisait, ce serait Piron. Mais elle ne lit pas. Le marquis de Sade la ravit. Il y a du poivre dans son amour. Il excite et chatouille. L'amante idéale transporte, émeut, Julia trouble. Syrene lourde, érotique, son baiser donne le malaise que recherchent les très vieux et les très jeunes: les deux enfances.

La femme s'efface quand elle parle: la femelle ravissante paraît. Aristophane voyait une Julia grecque quand il écrivait sa « Lysistrata ». Le bock qu'elle sert contient une liqueur étrangère, préparée par elle. La bière qu'elle donne est un philtre. Un houblon vril lui prête un pouvoir amoureux. Elle met son corps dans le plateau, sans rien en cacher. Ce qu'on n'en voit pas, elle le décrit, mais sans gaze, brutalement. Sa chemise ne tombe pas, elle se déchire. Et l'apparition de son être est une splendeur. Elle se sait jolie. Sa beauté est sa rente. Un jour, elle se fit presser pudique en restant aussi belle; « C'est une conversion du trois pour cent », dit-elle. Mauvaise définition qu'on lui avait soufflée. Dans les ragôts de sa passion, elle ne met point de sel attique.

Le soir, elle regagne le quartier latin — en voiture. Le cochier change chaque fois. Elle n'est pas encore reine. Quel monarque l'épousera? Sa chambrette est modeste, mais son amant y vient. Il n'y a pas de fleurs sur sa croisée. C'est bon pour Jenny. L'amante dont Hugo chante les candeurs a un pot de tulipes pour jardin. Julia n'a que son pot à eau. Julia n'aime pas les fleurs modestes. Il ne fleurit à son corsage que des camélias à la Marie Duplessis.

Elle a une volière dans sa chambre. Des serins viennent dedans. Elle est adorable, en leur offrant le mouton de sa main blanche. Et je revois toujours cette volière, quand je bois, à sa table, un verre de kummel. Le pourboire a

quelque chose du mouton pour les petits oiseaux.

Un jour de carnaval, Julia se déguise en grande dame. Elle croit alors que c'est arrivé. Elle triomphe dans sa robe courte, recouverte de tulle perlé. Elle est princesse. C'est sa joie.

Que deviendra Julia? Je l'ignore. Mais j'aime à contempler ce profil, échappé d'un tableau du dix-huitième siècle. Elle n'a pas hérité de Madame de Staël; en revanche, elle a l'amour immense de Ninon de Lenclos. Et ce serait une adorable maîtresse si ses yeux étaient toujours ouverts et sa bouche toujours fermée. NESTOR.

LIVRES NOUVEAUX

Nouvelles et Curiosités scientifiques par S. Zaborowski. — Le volume que la librairie, Marpon et Flammarion vient de mettre en vente sous ce titre est, au fond, comme le dit l'auteur, une intéressante revue critique. Tous les principaux faits scientifiques de l'année, tous les plus curieux, y sont présentés sous une forme attrayante et succincte qui rend leur intelligence facile. Ils se suivent dans l'ordre même que leur assigne l'histoire au jour le jour du mouvement intellectuel, et débarrassés de toutes les minuties techniques et de toutes les inutilités pédantesques, ils ont dans leur cadre la physionomie d'une nouvelle et l'intérêt d'une actualité.

Au moment où la tombe se ferme sur la duchesse de Chaulnes, dans les terribles conditions qui viennent de nous être révélées, paraît un roman de M. Alexis Bouvier: La Petite Duchesse, qui est la mise en scène dramatisée de la douloureuse lutte de cette jeune femme contre sa belle-mère qui l'accuse, et se débattant dans les mailles des pièges dont on l'enlève pour lui enlever l'administration de sa fortune et pour la séparer de ses enfants, après avoir précipité dans la mort son mari, héritier d'un des plus grands noms de France. Cette navrante histoire d'hier, qui vient d'avoir un si lamentable dénouement pour l'héroïne, forme le canevas du remarquable et palpitant roman que mettent en vente, aujourd'hui même, les éditeurs Marpon et Flammarion, et que tout Paris voudra lire dans ses émuevantes péripéties habilement coordonnées par M. Alexis Bouvier.

SOMMAIRES DE N° 4. — (15 février 1883) DE L'ART DE LA FEMME (Ed. Bouvy et G. Blond, imprimeurs-éditeurs, 98, rue de Richelieu, à Paris). — Le Costume Féminin, par Marguerite d'Anconet. (Camée). — Illustrations de Cortazzo et Scott. (Quatrième article). — Les Salons de Paris, par BACAROT. — Illustrations de Cortazzo. (Quatrième article). — Hygiène de la Parisienne, par le Docteur DAREU. — Illustrations de Cortazzo. (Quatrième article). — Monsieur est au Perret. — Le Théâtre à Paris en 1883, par FERRI. — Les Modes à Paris en 1883, par FERRI. — Les Modes de la Mode parisienne, par une Parisienne. (Camée). (Quatrième article). — La Bourgeoisie des affaires. Cette publication paraît le 1 et le 15 de chaque mois et contient de 32 à 40 pages de texte; l'abonnement d'un prix modique (30 francs par an) offre comme cadeau par toute la haute société parisienne. — Un autre spécimen est adressé franco contre envoi de 1 franc 30 centimes en timbre-poste.

Le 4 mars, paraît à Marseille, un journal littéraire et artistique, hebdomadaire, ayant nom: LA JEUNE PROVENCE. Le journal de Paris, auquel nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue doit prendre part au mouvement décentralisateur qui s'accroît en France.

Le premier numéro contiendra des articles de E. Hugo, Arsène Houssaye, Charles Labrousse, Emmanuel Fraey, Charlot, Albert Dualim, Alfred Pansin et Raoul Margot.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

Paris, 26 février 1883.

Depuis plusieurs années, les spéculateurs qui ont voulu jouer à la baisse sur les incidents politiques ont invariablement éprouvé le même sort, ils ont dû racheter avec une forte perte les titres qu'ils avaient eu l'imprudence de vendre. En ce moment l'abondance de l'argent produit son effet inmanquable, elle provoque la hausse sur tous les marchés Européens; chez nous, rentes et valeurs sont à leurs plus hauts cours du mois: le 5 0/0 est demandé à 115 37, le 3 0/0 à 80.45, l'amortissable à 80.92.

La Banque de France hésitante au début à 5,190 s'est finalement relevée à 5,250. Le Foncier a dépassé 1,300 et s'est avancé à 1,307. On ferme sur la Banque de Paris à 1,027, sur le Lyonnais à 562, sur la Banque Ottomane à 47.46.

La tendance reste à la hausse sur les chemins, le Lyon était recherché à 1,615, le Midi à 1,117, le Nord à 1,880, l'Orléans à 1,280. Les cours ronds de 2,300 sur le Suez et de 500 sur le Panama ont été repris et dépassés, le premier clôture à 2,325, le deuxième à 512. Le Gaz était faible à 1,500.

Les fonds d'Etats étrangers étaient bien tenus, le 5 1/0 Italien à 88.50, le 5 0/0 Turc à 12.10, l'Unifiée Egyptienne à 367, l'obligation tunisienne à 456, le 4 0/0 Espagnol à 62.9/16.

Par décision d'une assemblée générale des actionnaires en date du 10 février, la Société du Panorama de Nice, ayant son siège, 30, rue Taubout, a été déclarée dissoute.

LE DOCTEUR CHOFFÉ offre gratuitement à nos lecteurs son Traité de Médecine pratique, (8e édition). Il y expose sa Méthode consacrée par 10 années de succès dans les hôpitaux pour la guérison de toutes les Maladies chroniques; (nergies, hémorrhoides, gonorrhée, phthisie, asthme, cancer, obésité, maladies de vessie, de matrice, de l'estomac, du cœur, de la peau, etc.) Ecrire quasi St-Michel, 27, à Paris.

PAS DE TEMPS A PERDRE Si vous avez des dérangements d'estomac et du faiblesse; si la couleur de vos yeux est jaunâtre; si vos intestins ne fonctionnent pas régulièrement; si vous avez un appétit variable; les pieds et les mains généralement froids, la langue chargée; si vous avez des boutons sur la figure et sur le cou, le sommeil inquiet, des aigreurs d'estomac, prenez des Pilules Suisses — 1 fr. 50 dans toutes les pharmacies.

Le Gérant: A. VALLAGE.

Imprimerie LOUP, Place des Torrouaux, 6.